

PITIÉ UNIVERSELLE

Je pense que le pire malheur qui soit arrivé aujourd'hui aux hommes est d'avoir découvert à quel point il est difficile d'identifier les victimes et les oppresseurs dans les événements qui se produisent. Face à chaque événement, privé ou public, notre pensée poursuit désespérément pendant quelque temps les causes qui l'ont déterminé et les éventuels coupables, mais elle finit par s'arrêter, effarée, les causes lui paraissant innombrables et la réalité trop tortueuse et complexe pour le jugement humain. Nous avons découvert que chaque événement, privé ou public, ne peut être pensé et jugé isolément, car en creusant en profondeur on voit s'étendre à l'infini les ramifications des autres événements qui l'ont précédé et en sont à l'origine. Dans ce labyrinthe souterrain, retrouver les coupables et les innocents paraît une entreprise désespérée. La vérité semble sauter d'un point à l'autre, glisser et frétiler dans l'ombre comme un rat ou un poisson.

Nous avons vu de nos propres yeux, lors d'événements privés ou publics, comment ceux que nous avons aimés et plaints en tant que victimes peuvent changer d'un coup, nous apparaître d'un coup sous les traits odieux de la cruauté et de la persécution. Pourtant, nous n'arrivons pas à ne pas voir en eux les victimes d'autrefois. Nous ne savons pas si nous devons continuer à les comprendre et à les plaindre comme victimes, ou si nous devons uniquement juger leur nouvel aspect. De plus, il

nous semble horrible et incompréhensible que ceux qui ont été victimes puissent exercer des violences sur leurs semblables et ne pas reconnaître dans leurs semblables ce qu'ils étaient hier.

Nous nous apercevons, en creusant en profondeur, qu'il n'existe pas d'être humain ou de condition humaine qui n'ait subi d'injustice et ne mérite compréhension. Mais avec une telle compréhension universelle, plus personne ne peut être jugé ni condamné. La responsabilité individuelle, le jugement moral, semblent ainsi destinés à disparaître de la surface de la Terre.

Les plus âgés d'entre nous gardent clairement en mémoire ces temps pas si lointains où se ranger d'un côté ou d'un autre, identifier le juste et l'injuste dans le monde qui nous entourait était d'une extrême simplicité. En ce temps-là, l'image de la vérité était claire, sans égale, inébranlable à nos yeux, on savait toujours où elle était située. Jamais nous n'aurions pensé alors qu'elle nous paraîtrait un jour secrète et fuyante. Les événements qui se produisaient jadis étaient simples à juger, s'offrant à nos yeux sous des couleurs claires, tandis qu'au-dessus d'eux resplendissait une image claire et solaire de la vérité ; et notre pensée se confrontait à une réalité bien moins fourmillante et immense, où nous circulions avec sûreté dans l'indignation et l'adhésion. Mais, surtout, l'idée ne s'était pas encore insinuée en nous que l'innocence et la culpabilité sont souvent mêlées et entortillées en nœuds si serrés que l'homme, avec son mètre fruste et inadapté et la pauvreté de ses sens, n'est pas capable de les défaire. L'idée ne s'était pas encore insinuée en nous que l'homme est faible et désemparé devant la complexité des événements. La conscience de notre incapacité à reconnaître et à poursuivre le vrai, parmi les millions d'implications, d'explications et de ramifications, est pour nous la source d'un profond malheur.

Face à chacune des actions que nous serions enclins à qualifier de cruelle et d'injuste, nous nous disons ou on nous dit

qu'il en est d'autres, dans d'autres parties du monde, encore plus injustes, plus cruelles et plus sanglantes. Ainsi le moment de s'indigner est pour nous toujours différé ou projeté ailleurs. Quand nous croyons avoir reconnu le mal ou un coupable dans une personne précise, sur laquelle nous voudrions déverser notre juste haine, nous nous disons ou on nous dit que derrière cette personne il y a des institutions, des jeux de pouvoir et d'intérêt, et qu'à l'observer plus attentivement cette personne n'est au fond qu'une victime sans défense qui n'y est pour rien. Par ailleurs, nous avons compris ou on nous dit que notre indignation ou notre adhésion individuelle n'a aucun sens, et que l'essentiel n'est pas de s'indigner ou d'adhérer, mais d'étudier les causes et les origines de chaque événement. Nous pensons ou on nous dit qu'il est stupide d'utiliser l'ancien mètre du bien et du mal. Nous-mêmes le considérons comme fruste, inadapté et dépassé. Lorsqu'on l'utilise, nous avons l'impression d'utiliser une pioche quand nos membres et notre esprit sont désormais accoutumés au compas et à la calculatrice. Nous avons honte d'utiliser un outil aussi ordinaire et fruste. Nous pensons toutefois que malgré son discrédit et le côté fruste que nous lui trouvons, c'est un outil d'une qualité irremplaçable. Sans lui, le monde est totalement indéchiffrable pour nous. Ce mètre est inadéquat, c'est vrai, puisque l'étendue qui s'offre à nous aujourd'hui est immense et fourmillante, c'est vrai aussi que nos membres affaiblis et dubitatifs ne savent plus le manier. Le secret consisterait peut-être à faire en sorte que cet outil soit plus articulé, plus subtil et sensible, à le transformer pour qu'il agisse de concert avec notre intelligence. Or nous ne connaissons pas ce secret et sommes très loin de le connaître. Ainsi l'outil du bien et du mal nous tombe aujourd'hui des mains telle une pioche, et nous ne pouvons que déplorer qu'il soit fruste et pauvre.

À chaque événement privé ou public qui se produit et dont nous sommes témoins ou acteurs, nous réagissons

instinctivement par un sentiment d'indignation ou d'adhésion. Chargés d'amour et de haine, nous voudrions savoir, à chaque moment, où les adresser. Ne sachant où et à qui les adresser, parce que nous nous disons ou qu'on nous dit que les responsabilités individuelles sont d'une importance minime dans une telle complexité, nous nous retrouvons avec une très lourde charge d'amour et de haine sur les bras sans savoir qu'en faire. Celle-ci se gâte et dépérit, dans nos bras puis à nos pieds, tandis que nous fixons sur la réalité un regard voilé de fatigue et de compassion universelle.

Découragés à l'idée d'accorder de la valeur à notre jugement moral et honteux à l'idée de l'utiliser, nous n'avons aujourd'hui plus rien à disposition hormis une grande compassion pour nous-mêmes et pour l'univers entier. Dans la compassion universelle, nous sommes absolument sûrs de ne pas nous tromper. Elle nous paraît être l'unique sentiment auquel nous pouvons nous abandonner sans commettre d'erreurs. Un tel débordement de pitié, en nous et chez nos semblables, nous paraît d'autant plus étrange que le monde qui nous entoure et les événements qui s'y produisent sont extrêmement cruels et impitoyables, et qu'on n'y voit jamais l'ombre de cette profonde pitié qui règne dans nos esprits. Sans doute parce que notre pitié universelle n'est soutenue ni par l'intelligence ni par une vraie volonté de rendre le monde meilleur et d'être meilleurs nous-mêmes : c'est seulement le fruit de la fatigue et de la confusion. C'est seulement une brusque crise de larmes qui nous laisse prostrés, mais pas différents. Nous savons en outre qu'on ne se trompe jamais en pleurant : le monde qui nous est échü est digne de larmes, cela ne fait aucun doute.

Dans un monde ainsi fait, les vainqueurs prennent très vite un visage odieux. La victoire prend aussitôt des dimensions gigantesques, monstrueuses et irréelles, car elle n'a plus aucun lien avec la communauté des hommes. Notre monde

étant constitué de gens malheureux et faibles, il déteste générer des vainqueurs, parce qu'il sait que les vainqueurs prendront aussitôt des habitudes inhumaines et des traits irréels, sordides et lugubres. Ainsi, même si nous ne savons pas de quel côté nous ranger, quelque chose nous pousse à nous ranger du côté des perdants. C'est la seule chose que nous puissions faire dans notre recherche confuse et désespérée de quelqu'un à aimer sans se tromper. Ce n'est probablement pas un choix moral de notre part, il s'agit plutôt d'obéir à un instinct d'affinité. Nous ne savons même plus imaginer un monde heureux où les vainqueurs ne seraient pas odieux. Il nous semble pouvoir reconnaître nos semblables dans les perdants seulement, car en les qualifiant de victimes opprimées et infortunées nous sommes, au moins pour l'instant présent, sûrs et certains de ne pas nous tromper.

Octobre 1970